Collection dirigée par Étienne CHANTREL

20 dissertations

avec analyses et commentaires

sur le thème

L'espace

Sous la coordination de
Anne STASZAK

Par

Caroline BAUDOUIN : professeur agrégé de philosophie

Hubert CARRON : professeur agrégé de philosophie en CPGE

Camille DAGEN : élève en philosophie et études théâtrales à l'ENS

Benoît DA SILVA : professeur agrégé de philosophie

Henri DILBERMAN : agrégé de philosophie, docteur en philosophie

Vincent DOLISI : ancien élève de l'ENS Lyon, professeur agrégé de philosophie

Laurent GIASSI : professeur agrégé de philosophie en CPGE, docteur en philosophie

Gwénolé LE MEST : professeur de philosophie, docteur en philosophie

Norbert LENOIR : docteur en philosophie, professeur agrégé de philosophie en CPGE

Valentin LEROY : élève de l'ENS

Dimitri MEGHERBI : élève de l'ENS

Alexandre PORTIER : diplômé de l'ENS, titulaire d'un master 2 en philosophie contemporaine

Maud POURADIER : ancienne élève de l'ENS, docteur en philosophie, professeur agrégé de philosophie

Karine PRÉVOT : professeur agrégé de philosophie, doctorante en philosophie

Alain RICCI : professeur certifié de philosophie

Nicolas ROUILLOT : diplômé de Sciences-Po Paris et titulaire d'un Master II en philosophie

Anne STASZAK : professeur agrégé de philosophie

VISIT…

LANZAROTE
Caliente.COM

Sommaire

La méthode pour réussir ses dissertations 6

La dissertation (7) — *La dissertation de culture générale aux concours des Écoles de commerce* (7) — *Comment aborder cette épreuve* (10) — *L'analyse du sujet. Le travail de l'énoncé* (13) — *La problématisation* (15) — *Le plan détaillé* (17) — *La dissertation rédigée* (18) — *L'analyse critique* (20)

Le thème et ses principaux enjeux 22

Bibliographie commentée 27

20 extraits d'œuvres prêts à l'emploi 31

Carnap (31) — *Greene* (32) — *Aspect* (34) — *Lem* (37) — *Kant* (39) — *Bergson* (41) — *Heidegger* (43) — *Sloterdijk* (44) — *Canguilhem* (46) — *Spengler* (48) — *Dardel* (50) — *Houellebecq* (51) — *Augé* (52) — *Arendt* (54) — *Traité* (56) — *Virilio* (57) — *Boudon* (59) — *Bachelard* (61) — *Cheng* (62) — *Delluc* (64)

L'ESPACE ET L'HOMME

Sujet 1
Peut-on dire que seul ce qui s'étend existe ? 66

Sujet 2
Le silence de ces espaces infinis doit-il encore nous effrayer ? 74

Sujet 3
La conquête de l'espace. 82

Sujet 4
Peut-on dire de l'étendue qu'elle est la marque de ma puissance et du temps qu'il est la marque de mon impuissance ? 90

Sujet 5
Que gagnons-nous à mesurer l'espace ? 98

Sujet 6
Abolir les distances, est-ce une chimère ? 106

Sujet 7
L'espace nous condamne-t-il à la perspective ? 116

L'ESPACE DES HOMMES

Sujet 8
Qu'est-ce qu'un espace à dimension humaine ? 124

Sujet 9
Sommes-nous seuls à habiter l'espace ? 132

Sujet 10
Notre rapport à l'espace est-il entièrement déterminé par notre culture ? 140

Sujet 11
Que vaut la notion d'espace vital ? 148

Sujet 12
Lieu, territoire, patrie. 156

Sujet 13
Une frontière ne fait-elle que séparer ? 165

Sujet 14
« Plus haut que l'amour du prochain se trouve l'amour du lointain et de ce qui est à venir. » 173

DES ESPACES SPÉCIFIQUES

Sujet 15
L'intériorité. 181

Sujet 16
L'espace public se construit-il contre l'espace privé ? 189

Sujet 17
Peut-on dire des beaux-arts qu'ils sont une manière d'apprivoiser l'espace ? 197

Sujet 18
Pourquoi des espaces sacrés ? 206

Sujet 19
L'imaginaire ouvre-t-il de nouveaux espaces ? 214

Sujet 20
À quoi servent les utopies ? 222

Citations à retenir 230
Lexique 233
Index des œuvres et des noms propres 237

La méthode
pour réussir ses dissertations

Pourquoi en revenir, une nouvelle fois, à la méthodologie de la dissertation ? Pour une raison des plus simples : lorsque vous passerez vos concours, à la fin de l'année, vous *devrez* faire une dissertation et c'est sur sa qualité que vous serez jugé. Autrement dit, tout votre travail et tous vos efforts ne déboucheront sur une récompense que s'ils vous permettent de produire une bonne dissertation le jour J. Ici réside l'équivoque fondamentale qui conduit souvent à l'échec, à la déception et à une tardive désillusion : beaucoup d'étudiants, malgré un engagement personnel sans bornes tout au long de l'année, ont le sentiment de n'être pas payés en retour par l'épreuve de culture générale.

C'est que cette dernière n'est pas une épreuve de pure restitution et ne repose en rien sur la seule validation d'un travail sérieux. Il est courant, en culture générale, de travailler beaucoup sans obtenir de progression régulière des notes. Le travail régulier est nécessaire, mais pas suffisant. Contrairement à d'autres disciplines, où vous pourrez avoir le sentiment de voir vos efforts directement récompensés, l'épreuve de culture générale suppose quelque chose de plus que le simple apprentissage ou la simple révision, fût-elle approfondie, des cours : c'est d'abord un exercice de réflexion à partir des cours et qui n'est pas entièrement contenu par eux, c'est d'abord une question de méthode. Ce qui fera réellement la différence, c'est d'avoir compris la méthode permettant de produire le moment venu une dissertation correcte.

Aussi est-il nécessaire de revenir à nouveau sur ce qu'est une dissertation, sur ce qu'elle exige de vous et sur ce qui distingue un bon devoir d'une copie ratée ou médiocre. Tout cet ouvrage est conçu autour de ce principe : votre travail d'acquisition de connaissances, indispensable, ne vaudra malheureusement rien si vous n'avez pas compris dans quel but, comment et pourquoi cela doit être organisé pour produire le résultat final : une dissertation.

I Considérations générales

1 La dissertation

La dissertation est une forme particulière de raisonnement écrit, propre à la tradition universitaire française. En tant que forme écrite, elle est un exercice de pensée : dans une dissertation, l'élève expose le raisonnement qu'il a construit à l'occasion d'un sujet qui lui a été proposé. Ce n'est donc pas une série d'opinions personnelles qu'il a collectées à cette occasion, ce n'est pas non plus l'exposé des connaissances glanées pendant l'année, mais une mise en scène de sa pensée telle qu'il a pu la construire de manière logique.

C'est précisément parce qu'elle est une forme logique que la dissertation n'est pas un « moule » formel que l'on vous imposerait arbitrairement. Faire une dissertation, c'est simplement construire une réflexion rigoureuse. Voir dans les exigences formelles de la dissertation – introduire le sujet, dégager un problème, le résoudre par un raisonnement construit et articulé et en tirer une conclusion – un pur formalisme ne peut conduire qu'à l'échec et ce dans toutes les matières où elle est présente.

C'est donc de l'esprit de la dissertation de culture générale qu'il est ici essentiellement question.

2 La dissertation de culture générale aux concours des Écoles de commerce

Vous ne pouvez aborder cette épreuve sans comprendre exactement ce que l'on attend de vous.

L'apport de la philosophie

Bien évidemment, vous ne pouvez réussir sans posséder à la fois un bagage et une méthode philosophique. En effet, pour problématiser les dissertations, il faudra bien utiliser des analyses conceptuelles apprises en étudiant le thème. De la même façon, les thèses défendues ont tout intérêt à s'appuyer sur des auteurs qui permettent de donner densité et rigueur au propos. C'est ce que vous apprendrez tout au long de l'année et ce sur quoi vous ne pouvez faire l'impasse.

Élaborer une réflexion personnelle, ce n'est donc pas penser seul. C'est au contraire avoir la modestie intellectuelle de voir que les auteurs et les théories peuvent vous aider à formuler votre pensée.

La spécificité de la culture générale

Ce que l'on vous demande cependant n'est pas une dissertation philosophique au sens du baccalauréat ou au sens des études universitaires. Ce qui est difficile à comprendre c'est qu'on ne vous demande pas moins, à savoir une production sous-philosophique, mais plus : il faut que vous ayez suffisamment digéré votre culture philosophique pour produire une analyse efficace des problèmes proposés par le sujet. En somme, vous devez posséder une philosophie active, capable d'éclairer toute situation, et pas seulement une philosophie théorique qui risque de vous entraîner dans des digressions à l'infini. Il n'y a donc pas, contrairement à ce que pensent trop souvent les étudiants, de rupture essentielle entre la partie philosophique et la partie culturelle de la matière. Si les questions que vous posez sont de vraies questions, c'est-à-dire des questions qui peuvent poser problème à tout homme, il n'y a aucune raison pour qu'elles n'aient fait l'objet que de traités philosophiques : des romans, des films, d'autres sciences auront pu tout aussi bien en traiter.

On peut donc résumer les attentes finales des jurys en deux points.

La clarté

Le propos doit être maîtrisé et limpide. Il faut que de l'introduction à la conclusion, vous donniez le sentiment que vous avez une vue d'ensemble du sujet et que vous progressez vers une solution en sachant distinguer les considérations essentielles de celles qui ne sont qu'anecdotiques.

Le sens de la complexité

Sans que le propos précédent soit démenti, et l'on mesure alors la difficulté de l'exercice, vous devez dépasser les analyses du sens commun, caricaturant les problèmes, avides d'affirmations brutales. En un mot, la clarté n'est pas le simplisme. Vous devez repérer la complexité du problème, bien en faire le tour et le dépasser dans votre solution par le haut, et non en le niant. Et c'est dans la construction de la complexité, repérée, maîtrisée, dans laquelle vous ne vous êtes pas noyés, que l'on comprend l'intérêt de mobiliser une solide culture générale.

Pourquoi une épreuve de culture générale ?

Clarté et sens de la complexité sont deux qualités que l'on attend d'un décideur. L'épreuve de culture générale ne constitue pas une forme d'alibi culturel mais permet de tester ainsi une future compétence professionnelle : serez-vous, pour tout type de problème, capable de produire une analyse claire et exhaustive et de proposer à des collaborateurs des solutions tout aussi claires et

sensées, capables de mobiliser des acteurs différents ? Bref, saurez-vous prendre les bonnes décisions pour de bonnes raisons et de convaincre chacun de la justesse de votre analyse ?

Le contenu et l'usage de la culture générale

L'important ici est de comprendre que la question de la culture générale est moins la question de son étendue que celle de votre capacité à la mobiliser. Vous l'aurez compris, il ne s'agit pas ici de proposer un travail moindre, au sens ou vous n'auriez pas à en connaître beaucoup, mais un travail plus important. En effet, il est plus facile de jouer à « Questions pour un champion » (un savoir superficiel et allusif dans toutes les directions) que de vraiment posséder une solide culture générale (peut-être moins étendue, mais utile).

Le contenu de la culture générale

La part de la philosophie, nous l'avons vu, est bien sûr prépondérante. Mais ne s'en tenir qu'à elle serait insuffisant : des connaissances en littérature, sociologie, peinture, faits de société, cinéma, économie, histoire sont tout à fait utiles, aucun domaine n'est à négliger. Elles vous aideront d'une part à donner une dimension concrète à vos analyses, d'autre part vous disposerez ainsi d'exemples capables d'illustrer avec clarté un propos qui sans cela risquerait d'être abscons.

La mobilisation de la culture générale

Vous l'avez deviné, c'est ici que tout se joue. La dissertation n'est pas un exercice de récitation. Une bonne copie n'est pas celle qui étale sans retenue le travail fait pendant l'année, aussi ne mobilise-t-elle pas des connaissances à l'infini. Elle fait appel à des références peut-être moins nombreuses qu'on ne s'y attendrait, mais toujours avec pertinence et profondeur. Cela signifie que lorsque vous convoquez un auteur, un film, un roman, une donnée quelconque, ce n'est pas parce que vous savez peu de chose et que vous essayer de tout « placer », c'est parce que vous choisissez avec intelligence seulement ce qui convient dans le cours de votre dissertation. Et lorsque vous en faites usage, ce n'est jamais allusif. En effet, vous maîtrisez cette référence, vous êtes capable d'en tirer tout le suc. Cela implique que tant dans vos lectures que dans, par exemple, les films que vous voyez en cours d'année, vous ayez l'idée d'écrire des notes sérieuses en rapport avec le thème : une culture générale se construit avec papier et crayon, l'imprégnation passive ne donnant jamais des résultats suffisants.

Chaque année, les étudiants sont tentés de préférer des références nombreuses à des exemples approfondis. Or ces dernières n'ont aucun sens lors-

qu'elles sont « expédiées » sommairement en deux ou trois lignes ou enchaînées en forme de « brochettes » censées impressionner. L'effet attendu – démonstration de vaste culture – n'est jamais celui qui est obtenu : vous démontrez ainsi au correcteur que vous n'avez rien tiré de vos lectures, qu'elles ne valent pour vous que par leur poids et non par leur profondeur.

Dernière précision : un exemple bien exploité, ou encore une référence culturelle bien développée, valent tout autant qu'un passage théorique bien maîtrisé. Il n'y a pas de hiérarchie entre la part philosophique et la part culturelle de la dissertation. Plus encore, si vous ne vous sentez pas à l'aise avec une référence philosophique mais que vous maîtrisez mieux un exemple, n'hésitez pas à recourir à celui-ci plutôt qu'à celle-là : bien des copies pourraient tirer plus facilement leur épingle du jeu si elles ne s'obstinaient pas à adopter un ton théorique maladroit et préféraient avoir plus largement recours à des exemples bien développés.

Pour finir ces remarques générales, méditons la définition que voici.

« La dissertation de culture générale est un exercice, écrit dans une langue maîtrisée et choisie, au cours duquel, à propos d'un sujet faisant explicitement référence au thème de l'année, le candidat manifeste une aptitude tout d'abord à effectuer l'analyse et la problématisation du libellé proposé, ensuite à organiser et mener une discussion construite, sans préjugé, ouverte, conséquente et cultivée ; il y mobilise librement ce qu'il connaît des littératures française et étrangère, des différents arts (cinéma, peinture, photographie, théâtre, etc.), de la tradition philosophique, des sciences exactes et des sciences de l'homme, des grandes religions et des principaux courants idéologiques contemporains ; il y démontre enfin en quoi cet enrichissement culturel permet de mieux comprendre le monde dans lequel il vit. » (Rapport de l'ESSEC)

3 Comment aborder cette épreuve

Avoir compris les exigences est une chose, les mettre en œuvre demande parfois quelques conseils supplémentaires.

Pas de panique !

Au moment de la lecture du sujet, pour ce qui concerne vos connaissances, les jeux sont faits. Il ne sert à rien de vous lamenter sur leur état, que vous jugez insuffisant. Si vous avez travaillé un tant soit peu sérieusement et régulièrement en cours d'année, vous avez de quoi faire : l'important est d'être concentré maintenant et de mobiliser correctement votre culture générale. Si

le sujet vous semble immédiatement évident, attention ! En avez-vous bien perçu la profondeur ? Arriverez-vous à le traiter avec l'originalité voulue ? En revanche, si le sujet vous semble bizarre, c'est bon signe : il faut toujours un peu de temps pour percevoir derrière telle ou telle formulation un problème assez classique. Dites-vous surtout que l'étrangeté d'une formulation est un problème pour tout le monde. Et comme il n'y a pas une seule façon d'aborder un sujet, de construire une problématique, partez de votre analyse réfléchie, et construisez une dissertation cohérente sur cette base. De la sorte, vous laisserez le jury apprécier votre clarté et votre maîtrise, ce qu'il ne manquera pas de faire, même si votre lecture du sujet présente un biais inattendu.

La gestion du temps

La contrainte du temps limité est essentielle. Comment la gérer ? L'épreuve a lieu en quatre heures, ce qui est bien court.

Le plus difficile, ce qui prend le plus de temps, c'est de produire à partir du sujet une réflexion solide, et non de rédiger, puisque l'on n'attend du candidat que des qualités de clarté et de rigueur, et qu'on ne lui reprochera pas de ne pas avoir un style flamboyant. On n'a pas de points à gagner en élaborant un style sublime. On a des points à perdre en négligeant le raisonnement.

Par conséquent, la répartition du temps doit d'abord viser le travail d'élaboration de la réflexion, du plan. La moitié du temps au moins doit donc être consacrée à la réflexion au brouillon. Au terme de ces deux heures, vous devez disposer d'un plan parfaitement détaillé, d'exemples choisis, et éventuellement d'une introduction rédigée.

Détaillons plus précisément ce moment essentiel du brouillon.

L'examen du sujet est crucial, toute la dissertation en découle. Il est nécessaire de lui consacrer une heure entière, à jeter en vrac des idées, à esquisser des pistes. De nombreux élèves se précipitent sur leur copie, et rédigent bien trop tôt, soit par crainte de manquer de temps, soit car ils croient avoir fait le tour du sujet. Il s'agit dans un cas d'un mauvais calcul et dans l'autre d'une illusion. Le devoir sera dans les deux cas creux, peut-être même hors-sujet.

Ensuite consacrez une heure à votre plan détaillé, en commençant par les grandes parties, puis en intégrant dans les sous-parties les exemples et références que avez notés sans ordre dans la première heure. En bref, ne touchez pas à votre copie pendant deux heures, forcez-vous à faire le travail de réflexion, sur le brouillon, vous en tirerez des bénéfices. Toute minute consacrée à l'examen du sujet est payante.

Le temps qui vous reste, deux heures, sera consacré à la rédaction, d'un jet, directement sur la copie. Vous développerez alors clairement, en phrases simples, ce qui est porté sur le plan.

Une dernière précision. Certains candidats écrivent plus ou moins vite, rédigent avec plus ou moins de facilité. La règle que nous vous donnons ici doit donc être adaptée. Si vous avez plus de difficulté pour écrire, il est évident qu'il faut changer la proportion, car il est hors de question de rendre une copie inachevée. Il faut donc vous évaluer sous ce rapport, cela fait partie de votre travail pendant l'année. Entraînez-vous selon la règle générale qui est donnée ici (deux heures pour le brouillon, deux heures pour la copie). Si vous voyez que vous ne pouvez pas finir, accordez vous plus de temps pour rédiger, et entraînez-vous également à écrire plus vite. Mais gardez à l'esprit le rapport de valeur que nous indiquons.

Remarques formelles

Le jury n'attend pas des prouesses de style, mais il est en droit d'exiger certaines qualités élémentaires de langue. Vous serez noté sur votre capacité à exposer un raisonnement de manière claire et rigoureuse. Par conséquent, évitez les longues phrases embarrassées. Des phrases simples et clairement structurées seront appréciées. De même, s'il est inutile de rechercher la préciosité, un vocabulaire riche et soigné est souhaitable : en effet, la précision du vocabulaire fait la maîtrise de la pensée.

Il va sans dire que l'orthographe doit être irréprochable. Un élément important que vous devez apprendre à maîtriser est la ponctuation. Celle-ci peut vous aider à clarifier votre propos, en faisant ressortir par exemple l'immédiateté d'une conclusion par le recours aux deux-points. N'oubliez pas de ponctuer soigneusement votre travail. Vous éviterez ainsi de nombreux malentendus, et il sera d'autant plus agréable de vous lire. En revanche, les points de suspension sont à proscrire (pas d'ironie ou d'énumération).

La clarté du style doit être relayée par une présentation tout aussi claire. Plusieurs pages d'écriture manuscrite, à première vue cela n'a rien d'attrayant. Vous devez précisément rendre votre copie « digeste » et aérée. Établissez une proportion : par exemple, distinguez clairement l'introduction du développement et le développement de la conclusion en sautant quatre ou cinq lignes. Deux lignes entre les paragraphes, trois pour distinguer les transitions. Votre correcteur doit être en mesure, grâce à la présentation, de savoir dans quelle partie de votre raisonnement il se trouve. Cette question est loin d'être négligeable : même inconsciemment, on ne peut s'empêcher de penser qu'une copie mal présentée ne peut provenir que d'un individu qui n'a pas les idées

claires. Cela peut se traduire par la perte d'un ou deux points, ce qui est décisif dans un concours.

Pensez donc impérativement à vous relire régulièrement. Le plus souvent, les étudiants sont convaincus de la nécessité de l'étape de la relecture, mais n'ont, tout aussi souvent, plus le temps de relire une fois la copie achevée. Ils laissent ainsi passer de nombreuses fautes d'orthographe, de grammaire et de syntaxe qui, au mieux, leur coûteront quelques points, pourtant si précieux dans un concours, et qui, au pire, rendront un pan entier de leur copie incompréhensible. Notre conseil est alors simple : prenez cinq minutes à la fin de chaque partie pour relire ce que vous venez de rédiger. Vous corrigerez ainsi les fautes et pourrez également retrouver un peu de hauteur par rapport à votre propos : le risque de la rédaction est en effet de perdre, au fil de la plume, la conscience nette de l'unité et de la cohérence de votre propos. Vous tirerez doublement partie de votre relecture : ce ne sera pas du temps de perdu !

Enfin une dernière remarque : le niveau de langue est une chose essentielle, sur laquelle vous serez toujours jugé, tant à l'écrit qu'à l'oral. Comme toute chose il se travaille, et il se travaille sur la distance. En un an, on peut améliorer grandement les choses, là encore avec papier et crayon, en notant le vocabulaire ignoré, des expressions claires et efficaces pour une présentation, les fautes d'orthographe et de syntaxe les plus fréquentes.

II La dissertation en pratique

Cet ouvrage est pour vous l'occasion d'actualiser vos connaissances, d'en intégrer de nouvelles, mais surtout d'acquérir progressivement des automatismes méthodologiques. C'est pourquoi, outre les dissertations rédigées, il présente des éléments de méthode que vous devez lire attentivement pour intégrer le fonctionnement de la réflexion qui préside à la rédaction proprement dite. En abordant dans l'ordre tant les étapes de réflexion au brouillon que celles que comporte le résultat final, vous serez donc, en lisant chaque dissertation, exactement dans la même perspective que celle qui devra être la vôtre le jour de l'épreuve.

1 L'analyse du sujet. Le travail de l'énoncé

Ce premier moment est bien entendu déterminant : vous devez prendre conscience du problème précis que pose le sujet en voyant ce qu'il n'est pas, en mesurant les enjeux.

La découverte du problème

Cette étape est celle d'une certaine fermeture : vous devez oublier le thème dans sa totalité et le réduire à un problème unique, précis, celui du sujet. C'est ici que votre capacité à être clair est convoquée.

Il doit en effet être parfaitement évident pour vous que chaque sujet n'est pas un prétexte pour traiter du thème en son entier. De la même manière ne projetez pas sur chaque sujet un problème fondamental, toujours le même, qui vous semble toujours être sous-jacent au thème. Le travail effectué tout au long de l'année autour du thème a pour but de vous familiariser avec lui et de vous donner les moyens intellectuels de le traiter, c'est-à-dire de pouvoir faire appel aux théories résolvant une difficulté que vous ne pourriez surmonter seul et en quatre heures, d'être en mesure de mobiliser des exemples précis, bref d'être capable de faire face au sujet. Mais il est absolument impératif de traiter à chaque fois le sujet qui vous est donné dans sa singularité et non une problématique générale proche du thème. Ce point est essentiel : il est à l'origine dans la discipline de bien des échecs qui paraissent d'autant plus injustes que le travail fourni n'est en rien récompensé.

Ce problème ne se comprend pas en décortiquant chaque mot du texte, même si aucun terme n'est indifférent. Il se comprend en mettant en situation ce que propose le sujet : le problème est nécessairement quelque chose de « banal », au sens où tout homme, soit du fait de l'humaine condition (la mortalité), soit du fait d'une situation historiquement nouvelle (le développement de la technique), peut se trouver confronté à lui.

Cette dimension concrète et banale du sujet est indispensable : c'est elle qui garantit que vous n'allez pas simplement réciter un cours, que vous n'allez pas faire de hors-sujet. Vous ne devez pas, à ce moment de l'analyse, faire appel particulièrement à telle ou telle connaissance, même si c'est avec toute votre culture que vous réfléchissez. Vous devez faire appel à votre bon sens, à votre intelligence, jusqu'à ce qu'un type de situations vous apparaisse comme relevant de ce problème. Dans ces situations, on ne manque pas simplement de moyens, on ne manque même pas de solutions : au contraire, on en a trop, qui sont incompatibles, et on se retrouve de prime abord dans une impasse où aucun passage en force, aucune décision volontariste immédiate, n'emporte l'adhésion. On doit alors s'arrêter pour réfléchir : faire une dissertation.

La vérification du problème

Cette étape est un moment d'ouverture, où, fort de l'unité du problème, vous partez à la découverte de tous ses aspects : notez que cela peut impliquer une redéfinition du problème tel que vous l'avez précédemment construit.

Ainsi, votre problème cerné, revenez aux termes du sujet : n'avez-vous pas oublié un aspect du problème ? Avez-vous compris le problème dans sa spécificité, et non pas plaqué sur le sujet ce qui relève du thème en général ?

Un bon moyen de procéder à cette vérification est d'une part de vous demander ce que l'on veut vous faire dire, pourquoi l'énoncé a choisi tel mot et pas tel autre, quels sont les piéges éventuels qu'il faudrait éviter, d'autre part de prendre la mesure des enjeux : en quoi ce sujet précis détermine-t-il de nombreux domaines de la vie de l'homme, quelles modifications la détermination d'une solution précise entraîne-t-elle dans le réel ? Il est clair qu'ici vous faites explicitement appel à vos connaissances en commençant à jeter sur le papier celles qui sont explicitement liées au problème que vous avez construit.

Autant dans votre travail préparatoire que dans la rédaction définitive, ce qui est mis à l'épreuve est votre capacité à faire des distinctions. Essayez donc toujours de voir les différences, avant d'observer les ressemblances. Avant de mettre dans le même panier deux cas qui vous paraissent identiques, demandez-vous si ce qui les sépare n'est pas plus important que ce qui les rapproche. Cela vous épargnera de grosses erreurs d'appréciation et vous permettra d'affiner votre saisie du problème posé. Vous aboutirez alors peut-être à une typologie, dont la fécondité heuristique (l'aide qu'elle vous apporte quant à la recherche et à l'analyse des pistes de réflexion) vous permettra d'enrichir et de nuancer votre raisonnement.

Vous l'aurez compris, cette phase de vérification en appelle à votre sens de la complexité, afin de vous assurer que votre clarté dans la perception du problème n'aura pas été du simplisme.

2 La problématisation

Cette deuxième étape est en général mal comprise et fait peur. On se demande avec angoisse : « Est-ce que j'ai trouvé la problématique ? », « Est-ce que j'ai la bonne problématique ? » Ces craintes doivent être dissipées. Autant le problème est unique – dans un sujet bien posé, il n'y a qu'un ordre de réalité où l'honnête homme rencontre cette difficulté – autant la problématique relève de votre choix.

Ajoutons une remarque terminologique. Le terme de problématique fait peur parce qu'il est obscur et jargonnant. Aussi la nécessité de trouver une problématique est-elle reconnue par tous avec une forme de respect religieux mâtiné de peur sacramentelle de violer les lois de la dissertation. Mais par-delà cette révérence formelle, peu d'étudiants savent ce qu'est une problématique, si ce n'est un mot et une exigence serinée depuis des années. Le seul caractère généralement compris est le caractère interrogatif de la chose : d'où une

tendance marquée à considérer qu'une phrase ponctuée d'un point d'interrogation ou, mieux, plusieurs phrases enchaînées où pullulent les questions, constituent une problématique. Ce qui est une erreur fondamentale.

Qu'est-ce donc alors qu'une problématique ? Ce n'est pas une simple question, qui peut toujours recevoir éventuellement une réponse immédiate. « Problématique » n'est qu'un adjectif substantivé dérivé de « problème » : est problématique ce qui a le caractère du problème. Une problématique est alors le moment de la copie où est formulé le problème posé par le sujet.

Qu'est-ce alors qu'un problème ? C'est une « question d'ordre théorique ou pratique qui implique des difficultés à résoudre ou dont la solution reste incertaine » nous dit le *Trésor de la langue française*.

Ce qui distingue donc le problème de la simple question est le fait que le problème ne peut recevoir une solution simple et immédiate, qu'il constitue une réelle difficulté et que sa résolution ne peut être une mince affaire. On pourrait ainsi dire du problème qu'il est une « bonne question », autrement dit une question à laquelle il faut réfléchir avant de pouvoir esquisser une réponse. La problématique est donc le moment où vous montrez pourquoi le sujet qui vous est proposé ne peut être aisément traité parce qu'il implique de résoudre une difficulté majeure. Ce faisant vous donnez sens au sujet, vous montrez pourquoi c'est un bon sujet, bref vous faites une problématique.

En effet, elle est le moment de reprise théorique du problème que tout un chacun peut constater. Car, l'ayant constaté, il faut ensuite disposer d'outils intellectuels pour construire la solution à venir. C'est ici que vos connaissances philosophiques sont le plus indispensables : utilisant telle opposition conceptuelle, telle confrontation d'auteurs majeurs, telle opposition doctrinale, vous prenez une certaine hauteur, un certain recul pour dépasser le blocage nécessaire que rencontre le sens commun dans son immédiateté. Certes, on pourra dire que certaines problématiques sont plus pertinentes que d'autres. Mais il en existe plusieurs qui sont pertinentes, ces dernières se mesurant au fait qu'elles permettent de maîtriser tous les aspects du problème.

Là encore, il n'y a pas de miracle : c'est le travail fourni sur le thème tout au long de l'année qui vous permettra de comprendre et de maîtriser un certain nombre de problèmes bien définis qui pourront éclairer le sujet et vous amener à le comprendre.

Formuler le problème, c'est donc déjà prendre le chemin d'une éventuelle solution parce que c'est le poser dans des termes précis qui vous permettra de trouver une réponse. C'est pour cela qu'il y a plusieurs problématiques possibles sur un seul sujet et un seul problème : formuler une question de telle ou telle manière implique déjà une certaine vision du problème. C'est aussi pour cela que vos connaissances vous sont utiles : elles vous permettent de

passer d'une difficulté sentie mais insurmontable à une formulation précise, maniable et donc résoluble.

Comment alors distinguer une vraie problématique et la réutilisation malhabile d'éléments de cours ou de difficultés vues antérieurement ? Faites appel à un critère simple, fondé sur la définition donnée plus haut, pour distinguer une problématique d'une simple question. S'il est possible d'apporter une réponse évidente à votre question, alors ce n'est pas une problématique. Si au contraire elle justifie que l'on prenne soin d'y répondre, alors vous avez bien affaire à quelque chose comme un problème. Comprenons-nous bien : votre problématique justifie toute votre copie. Si vous n'avez aucun problème pour résoudre la question, alors il n'est pas besoin de consacrer plusieurs pages laborieuses à la formulation de la réponse : point n'est alors besoin de disserter. Si vous voulez justifier votre devoir, alors montrez pourquoi il est nécessaire de prendre réellement le temps de réfléchir.

C'est en vous appuyant sur la problématique que vous pourrez ensuite construire votre argumentaire.

3 Le plan détaillé

La rédaction du plan détaillé ne doit pas être prise à la légère : il faut qu'elle soit assez soignée et assez précise pour vous permettre de rédiger avec célérité, sans remettre en cause chaque étape.

Il n'y a pas de plan type à recommander absolument : la seule chose importante, c'est que les parties et sous-parties s'enchaînent avec logique. Suivant la règle toujours efficace de « un paragraphe, une idée, un exemple », vous devez sans cesse vous demander si le paragraphe qui suit est nécessaire compte tenu de la fin du paragraphe précédent. C'est dire que vous devez être particulièrement attentif aux transitions : n'hésitez jamais à rappeler pourquoi on doit passer à une nouvelle étape, la lourdeur stylistique étant moins grave que la juxtaposition brutale et arbitraire des idées.

Ce qui commande essentiellement votre plan, c'est votre problématique. C'est à partir d'elle, de la confrontation conceptuelle qu'elle commande, que vous déterminez comment les solutions en présence se confrontent et, se confrontant, laissent peu à peu une solution émerger.

Peu importent les formalisations a priori : les plans dialectiques, par approfondissement, didactiques, synthétiques, analytiques, déductifs, inductifs, ou analytico-inductifs sont d'égale valeur s'ils sont bien faits. Car votre plan est simplement la décomposition en parties distinctes de votre raisonnement, de votre mouvement de pensée, et cela suffit.

Les qualités du plan sont donc des qualités logiques. Il doit être articulé par des liaisons logiques : causales (donc, dès lors, par conséquent), contradictoires (or, cependant, mais). Par convention, le nombre de parties d'une dissertation est fixé à deux ou trois. On considère généralement que la forme la plus équilibrée pour une dissertation est de trois parties de trois sous-parties chacune, mais il ne s'agit pas d'une exigence. Toutes sortes de plans sont possibles, ce qui compte est le raisonnement qui le détermine. Nous avons pris soin dans nos exercices de varier les combinaisons de plans afin de vous le montrer.

4 La dissertation rédigée

En fonction de ce qui précède, on peut détailler un peu la structure du résultat final.

L'introduction

C'est sans nul doute la partie la plus importante du devoir, cette première impression qui est en général la bonne. Il ne faut pas hésiter à la rédiger au brouillon. Elle ne doit pas être trop longue, ce qui nuirait à la clarté : mais elle doit encore moins être bâclée et se résumer à une reformulation passe-partout du sujet.

Elle se compose de trois parties, généralement distinguées en trois paragraphes : construction du problème, problématique, annonce du plan. Elles sont le résultat des trois étapes précédemment décrites : le travail de brouillon n'aura donc pas été vain, puisqu'il débouche quasiment directement sur une rédaction.

Ne cherchez pas à faire des effets de style ! Dans la présentation du problème, ce qui impressionnera le plus le correcteur, c'est la simplicité – pas le simplisme – avec laquelle vous réussirez à mettre en évidence un problème sérieux qui concerne tout un chacun, en mesurant parfaitement les enjeux impliqués. De la même façon, dans l'exposition de la problématique, c'est la rigueur et la clarté conceptuelle qui seront appréciées, d'autant plus qu'elles trancheront avec la trivialité du problème pour le sens commun : c'est une compétence rare et utile que de savoir tout d'abord garder les pieds sur terre, quitte à être un peu terre à terre, de savoir ensuite manipuler des concepts voire des abstractions, et d'être enfin parvenu à lier les deux dans une pensée cohérente. Quant à l'annonce du plan, il ne faut pas craindre la lourdeur : certes l'élégance est appréciée, mais si cela doit vous faire perdre du temps en recherches stylistiques, doit nuire à la clarté, privilégiez absolument, comme toujours, cette dernière ! N'ayez donc pas peur d'être explicite tout en évitant

de rythmer avec une inutile lourdeur votre annonce à l'aide d'expressions du type « dans une première partie, nous verrons que... ».

L'annonce de plan n'est pas une simple formalité. Elle ne doit pas être elliptique, réservant la solution du problème telle la surprise du chef. Elle doit enfin et surtout manifester clairement le mouvement de la copie et permettre au correcteur de comprendre ce que vous allez faire et selon quels fils directeurs. Vous offrez ainsi au lecteur de votre copie les clefs de votre réflexion, son plan au sens le plus matériel afin qu'il sache quel trajet votre réflexion va dessiner et quels lieux elle va parcourir.

Une exigence doit ainsi marquer votre annonce de plan : elle doit permettre de comprendre la logique de la copie et la cohérence du développement. Si les idées apparaissent séparées comme des thèmes ou des points de vue, alors l'annonce de plan est ratée : le lecteur s'intéresse moins à ce que vous allez dire qu'à la manière dont cela formera un tout cohérent où la première partie vous amènera logiquement à la conclusion. Vérifiez alors bien que votre annonce dessine bien un mouvement logique. Si ce n'est pas le cas, il y a toutes les chances pour qu'elle soit non seulement ratée mais encore pour que votre plan soit mal engagé.

Le développement

Il faut ici bien sûr appliquer les conseils donnés pour le plan détaillé.

Nous insisterons seulement sur un point absolument essentiel : les mauvaises copies, celles qui éveillent immanquablement les instincts malveillants du correcteur, sont celles qui restent allusives, affirment des ribambelles de faits, enfilent des brochettes d'auteurs. Cela donne une impression d'éclectisme, de superficialité. Au contraire, vous devez convoquer peu d'auteurs, peu de faits, peu d'exemples. Mais chacun doit être véritablement utilisé, car ainsi vous ferez la démonstration d'une véritable connaissance – et non d'une connaissance de seconde main, par ouï-dire – d'une profonde capacité de réflexion, d'un esprit capable de digérer vraiment ce qu'il apprend, bref d'une véritable pensée personnelle, car la personnalité réside moins dans une capacité d'invention absolue (il y a peu de génies) que dans celle de s'approprier véritablement des pensées parfois difficiles.

Il en va ainsi pour tout. L'argument, pris à un auteur, à une discipline scientifique, doit être déployé dans sa finesse et avec clarté. L'exemple doit être, le plus souvent possible, suffisamment analysé pour que, bien qu'ayant logiquement une valeur simplement illustrative, il puisse commencer à s'élever au niveau de l'exemple type : si l'analyse est bonne, cela vaudrait alors pour toute une série d'exemples similaires. Enfin une citation, qui doit toujours être exploitée, doit avoir une certaine longueur : trop brève, elle risque de

n'être qu'un truisme peu exploitable. Si vous devez en apprendre, ce qui n'est pas toujours absolument indispensable, choisissez-les avec pertinence pour ce qu'elles pourront être vraiment utilisées dans de nombreux problèmes.

La conclusion

La conclusion se présente comme un seul paragraphe, mais elle comporte deux parties. La première est une reprise succincte du résultat de votre raisonnement ; vous rappelez ici clairement, sans caricature, l'idée à laquelle votre réflexion vous a mené, en notant éventuellement et rapidement les grandes étapes de cette construction. Dans un deuxième temps, la conclusion opère une « ouverture » : il s'agit d'élargir la réflexion, d'esquisser des perspectives ultérieures.

En aucun cas la conclusion ne doit être un résumé long de la copie, sorte de dernière chance pour un lecteur inattentif de comprendre ce que vous avez fait. Vous exposez d'abord un résultat : la reprise éventuelle des grandes articulations de votre copie ne doit pas se faire sur le mode d'une réexposition : c'est la cohérence et la force de la position finale qui doivent apparaître.

La conclusion est rarement réussie, la fatigue et le manque de temps opèrant à plein au moment de la rédiger. Elle est pourtant utile, un correcteur pressé ayant tendance à faire d'abord une lecture attentive de l'introduction et de la conclusion (il a alors compris l'essentiel) et ensuite une lecture un peu en diagonale du développement pour s'assurer que ce dernier est en conformité avec le niveau attendu au vu de la première lecture. Ce qu'il faut donc absolument éviter, c'est de rater sa conclusion.

Cela se fait d'une part en évitant les revirements : vous avez travaillé quatre heures à produire une solution, et vous terminez en relativisant tellement cette dernière que vous détruisez vous-même de façon contradictoire tout votre travail. Un résumé clair est ferme est alors infiniment préférable. Cela se fait d'autre part en évitant les ouvertures «hétéroclites» qui, pour ouvrir, se lancent dans des considérations ébouriffantes sur des thèmes aléatoires, en général sans rapport avec le sujet. La recherche d'une ouverture originale mène alors la copie au hors-sujet, et le correcteur à la perplexité. Encore une fois, vérifiez la pertinence de la passerelle que vous lancez vers d'autres domaines.

5 L'analyse critique

Comme vous, l'auteur de la dissertation a fait des choix de problématique, de plan, de connaissances à convoquer. Vous avez suivi les étapes de sa réflexion jusqu'à la rédaction finale. Vous êtes en mesure de procéder à un bilan.

Car être vraiment dans la maîtrise de la dissertation, c'est être vraiment conscient de ses choix : ne pas faire comme on peut avec le peu que l'on a,

mais choisir, entre plusieurs possibilités, celle qui semble la meilleure. Mais nous l'avons dit, il y a plusieurs bonnes pistes possibles. Cette dernière partie est l'occasion pour vous de vous ouvrir au champ des possibles : elle vous permet d'acquérir de la souplesse intellectuelle, de la hauteur, du recul en vous plaçant du point de vue du correcteur.

Ce dernier point de vue est agréable : en quatre heures, il n'est possible pour personne de résoudre définitivement un problème. Le correcteur aura donc toujours des éléments à reprocher à une dissertation. Cependant il faut que ces éléments ne soient jamais de simples défauts, mais qu'ils relèvent de la formule populaire « on a les défauts de ses qualités ». En bref, le correcteur notera avec plaisir ce dernier type de défaut, ce qui manifeste la supériorité de la critique sur l'art qui, comme chacun sait, est difficile. Mais il ne tiendra pas rigueur au candidat de la présence de ces défauts, car aucun n'est majeur, car tous les pièges et confusions auront été évités, car chacun des reproches possibles résulte d'un choix tout à fait justifié pour parvenir à un résultat clair, rigoureux, sans simplisme, compte tenu des limitations de temps.

Le thème et ses principaux enjeux

Il est difficile d'imaginer un thème qui puisse comporter plus de difficulté que l'espace. D'une part, la notion en elle-même pose d'énormes problèmes de définition : savoir ce qu'est l'espace demande aujourd'hui des connaissances en physique qui dépassent, semble-t-il, les capacités de l'homme ordinaire. Il ne s'agit pas, comme par le passé, comme pour d'autres notions, de confronter un nombre plus ou moins réduit de thèses philosophiques compréhensibles, il s'agit de s'affronter à un savoir scientifique complexe, impossible à maîtriser totalement, accessible seulement par des ouvrages de vulgarisation. D'autre part, le champ de la notion présente une extension que l'on pourrait qualifier de maximum : l'homme est confronté dans toutes les dimensions de son existence à l'espace, terme qui de surcroît, par son usage métaphorique, redouble le nombre des sujets possibles.

En conséquence, présenter le thème en quelques pages, ce ne peut être, même en simplifiant, faire le tour de la question. Il s'agira donc ici d'élaborer une stratégie de travail – comment au cours de l'année, acquérir assez de connaissance pour n'être sec sur aucun sujet – et de développer une tactique de lecture pour prévenir toutes les formes de sujets envisageables, dans le but de n'être désarçonné par aucun.

Insistons sur la question du travail. Il y a des sujets possibles qui ne seront tout simplement pas faisables sans connaissance : sans un minimum d'information, il n'y aura rien à dire ou presque, sans connaissance du sens précis des termes, des formulations ne seront tout simplement pas compréhensibles. Le niveau de connaissance sur le thème ne décidera donc pas seulement de la valeur plus ou moins grande de la copie, il pourra commander la « faisabilité » du sujet.

Notons enfin qu'il est très difficile de compartimenter les sujets possibles : l'espace est une notion qui intéresse les meilleurs spécialistes en astrophysique et la vie la plus quotidienne de l'individu qui, tous les matins, doit se déplacer pour aller au travail. On peut être amené, dans un même sujet, à travailler sur tous les niveaux. Par conséquent, organiser le champ des questions, c'est beaucoup plus déterminer des axes de déplacement dans le thème que délimiter des régions sur une carte bien établie.

Bibliographie commentée

Au vu des difficultés spécifiques du thème, deux stratégies sont possibles ici, point incompatibles d'ailleurs.

1 Le « pack de survie »

Dans le souci d'atteindre le meilleur rapport temps passé / efficacité « dissertatoire », on peut réduire les lectures au minimum en se concentrant sur les deux objectifs fondamentaux.

La maîtrise de la question scientifique

Le mieux est de ne lire qu'un seul livre, qui sera votre bible, avec un crayon, en faisant des fiches, pour le posséder parfaitement. C'est s'en remettre à la cohérence d'un auteur, en évitant la dispersion. Nous proposons Brian Greene, *La Magie du Cosmos*, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2004

C'est un partisan de la théorie des cordes, mais parfaitement honnête avec la théorie standard, et il n'oublie pas de mentionner celle des mondes parallèles. C'est clair (autant que faire se peut...), complet, plein d'humour, d'enthousiasme, et c'est un ouvrage récent.

C'est gros : neuf cents pages... Mais comme le faisait remarquer Kant, il y a certains livres qui auraient été plus courts s'ils avaient été plus longs. Quand une matière est difficile, plus l'on est court, plus l'on est incompréhensible : cela vaut donc la peine de déployer une explication, puisqu'elle sera alors comprise.

La maîtrise du champ infini

L'autre objectif est de balayer l'histoire de l'humanité, en intégrant les théories philosophiques qui pensent l'espace, les apports de toutes les disciplines, en s'interrogeant sur l'actualité et en multipliant les éléments factuels que l'on pourrait convoquer en argument. C'est précisément ce que fait Peter Sloterdijk dans sa trilogie, que l'on trouve en livre de poche :

– Sphères I. Bulles. Microsphérologie
– Sphères II. Globes
– Sphères III. Écumes. Sphérologie plurielle

20 extraits d'œuvres
prêts à l'emploi

Commentaires proposés par Anne Staszak

Les géométries non euclidiennes Texte n°1

« Regardons de plus près les deux géométries non euclidiennes. Dans celle de Lobatchevski, que le langage technique appelle géométrie hyperbolique, il existe un nombre infini de parallèles. Dans celle de Riemann, appelée géométrie elliptique, il n'y a aucune parallèle. Comment une géométrie peut-elle se constituer sans droites parallèles ? Nous pouvons le comprendre par l'intermédiaire d'un modèle qui n'est pas exactement identique à celui d'une géométrie elliptique, mais qui en est un parent proche : un modèle de géométrie sphérique. Ce modèle consiste simplement en la surface d'une sphère. Nous décidons de regarder cette surface comme analogue à un plan. Les lignes droites d'un plan sont ici représentées par les « grands cercles » de la sphère. En termes plus généraux, nous disons que dans toute géométrie non euclidienne les lignes qui correspondent aux droites euclidiennes sont des « lignes géodésiques ». Elles ont en commun avec les droites la propriété qui consiste à être le plus court chemin d'un point à un autre. [...]

Il faut prendre garde à ne pas exagérer la portée de cette analogie entre le plan riemannien et la surface d'une sphère : en effet, dans l'espace riemannien, deux droites sur un plan n'ont qu'un seul point commun, tandis que les lignes qui sur une sphère correspondent à des droites, les grands cercles, se coupent toujours deux fois. Prenons par exemple deux méridiens : ils se rencontrent au pôle Nord et au pôle Sud. Strictement parlant, notre modèle ne correspond à un plan riemannien que si nous nous restreignons à une partie de la surface de la sphère qui ne contienne pas de points diamétralement opposés comme le sont les pôles. »

Rudolf Carnap, *Les Fondements philosophiques de la physique*,
Armand Colin, 1973, p. 131–133

L'espace euclidien, dont Euclide, au IVe siècle avant notre ère, proposa la géométrie, est celui dans lequel biologiquement notre espèce vit. Cette proposition est déjà un peu inexacte : notre façon de saisir l'espace n'est pas ma-

Sujet 09
Sommes-nous seuls à habiter l'espace ?

Corrigé proposé par Anne Staszak

I Analyse du sujet

1 Analyse des termes du sujet

Rien n'interdit grammaticalement d'entendre ce sujet comme une interrogation sur la solitude de l'homme dans l'univers galactique : existe-t-il des extraterrestres ou sommes-nous seuls ? Faute d'avoir la culture minimale requise, vous voilà partis pour écrire un nouvel épisode de la célèbre séquence du Muppet Show, *Les Cochons dans l'espace*. Pourtant, ce ne peut être le but du sujet donné. D'une part, parce qu'en tant que question factuelle, cette interprétation du libellé relèverait d'une présentation de preuves de l'existence d'extraterrestres, ce que l'on ne saurait faire dans une dissertation. D'autre part, parce que le verbe « habiter » a une signification précise quand on étudie l'espace : depuis Heidegger, ce terme s'entend au sens « fort », comme cette manière toute spéciale qu'a l'homme d'être dans l'espace. C'est également un terme qui s'utilise de manière spécifique en géographie, qui bien sûr a une résonance toute particulière pour les urbanistes, bref qui s'invite dans toutes les sciences humaines, dans l'action politique et administrative chaque fois qu'il est question de la vie humaine dans un espace susceptible d'aménagement.

Le sens du sujet se comprend alors de la manière suivante : l'homme est-il le seul être, à notre connaissance, à habiter vraiment l'espace dans lequel il vit ? Ce qui sous-entend que les autres êtres, inanimés comme les cailloux, dotés d'une vie primitive comme les huîtres, ou même ceux qu'on pourrait considérer comme assez avancés dans l'évolution, comme le castor ou le singe, ne sont pas capables de vraiment « habiter » leur milieu. Si la question ne se pose pas pour le caillou, elle est en revanche pertinente dès qu'il y a de la vie : tout vivant est en interaction avec son milieu, l'espace n'est pas pour lui un simple lieu géométrique, c'est un espace physique où il puise l'énergie nécessaire pour survivre, un espace terrestre qui peut lui être favorable ou au contraire l'anéantir. Un vivant n'est pas dans l'espace, il est en rapport avec son milieu. Cela suffit-il pour dire qu'il habite ce milieu ?

2 Problématique

On rejoint ici une problématique fort générale que l'on peut concevoir, depuis Spinoza, comme l'opposition entre l'humanisme, qui affirme que l'homme est dans la nature « un empire dans un empire », doté de qualités qui n'existent nulle part ailleurs, et le naturalisme, qui au contraire refuse d'instaurer entre l'homme et le reste du réel une différence radicale, qualitative.

Appliquée à ce sujet, cette problématique invite à s'interroger sur les qualités de l'homme qui feraient que, oui ou non, son mode d'être dans l'espace est à nul autre pareil, qu'il est bien le seul à se comporter ainsi, à notre connaissance. Il faut bien sûr préciser « à notre connaissance » : un humaniste, en répondant oui, ne dit pas forcément que des extraterrestres, par exemple, n'habitent pas, comme nous, leur monde lointain. Il affirme simplement que s'ils « habitent » eux aussi, c'est qu'ils sont dotés des mêmes caractéristiques que l'homme (telles que la conscience, la liberté), qualités qu'aucun animal ne possède, selon lui.

Une précision encore. Quelle que soit la solution adoptée, il ne faut jamais tomber dans la caricature, être simpliste. Un naturaliste ne dit pas que le castor habite son milieu comme l'homme : cet ingénieux et sympathique petit animal ne construit pas de centrales nucléaires au bord de son ruisseau. Notre naturaliste énonce simplement une différence quantitative : l'homme peut bien faire tout en grand, l'esquisse, le commencement du geste est déjà dans la nature. De la même façon, l'humaniste ne réduira pas les performances animales à rien : il montrera simplement que, même dans le cas où, extérieurement, la ressemblance du mode d'habitation serait à s'y méprendre, l'homme procède avec un état d'esprit tout différent. Et c'est bien sûr par la finesse et la rigueur de l'analyse des ressemblances et des différences que la dissertation prendra sa valeur.

II Plan détaillé

- I Tout vivant emménage dans un lieu
  1. Vivre, c'est avoir trouvé dans l'espace un lieu favorable
  2. L'occupation de l'espace
  3. Comment habiter sans interaction véritable ?
- II Qui est capable d'aménager un lieu ?
  1. Habiter, c'est s'attacher à un lieu
  2. Et être capable d'y bâtir son logement
  3. Habiter, est-ce seulement vivre dans un environnement adapté ?
- III Seul l'homme peut ménager un lieu
  1. « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve. »
  2. Donner du sens à l'espace : souci éthique et esthétique
  3. La force d'habiter

III Dissertation rédigée

Déambuler avec Werner Herzog dans la grotte Chauvet est une expérience remarquable. Souvent éclairées par une lumière rasante, qui rend bien ce que dut être une progression le long des parois à la seule lumière des torches, des formes animales se dessinent sur les parois : mammouths, félins, chevaux, rhinocéros, ours, plus de quatre cents figures, peintes ou gravées, vieilles de plus de trente mille ans, sont ici représentées. Et nous n'avons pas besoin d'autres vestiges pour être certains que des hommes ont habité là, dans *La Grotte des rêves perdus* : l'esprit de ces hommes dont nous ne savons rien par ailleurs hante les lieux. Utiliserions-nous ce même terme d'« habiter » en visitant une grotte à l'intérieur de laquelle on aurait retrouvé des restes d'ursidés, ce qui nous donnerait la certitude que des plantigrades y auraient vécu ?

Ce terme d'« habiter », dérivé du verbe « avoir » en latin, signifie normalement « avoir sa demeure », « résider » : le terme est vague, mais à le prendre sans trop s'interroger, pourquoi devrions-nous refuser de l'employer pour un ours, tout à fait capable de défendre sa résidence contre une intrusion extérieure ? Et d'ailleurs, habitons-nous seulement une habitation ? Je puis dire « j'habite en France », dans la capitale, un charmant appartement, je puis, lors d'une conférence, être totalement habité par mon sujet... Le verbe, ici, ne signifie pas seulement être à un certain endroit, c'est être dans une certaine relation avec cet endroit : la France est ma patrie, sa capitale est chargée d'histoire et ses habitants sont insupportables, mon appartement est décoré suivant mes goûts, l'objet de la conférence occupe totalement mon cerveau tant je suis passionné par lui. On le voit dans ces usages, une dimension spirituelle intervient, qui semble bel et bien absente du reste du monde naturel. Sommes-nous alors les seuls êtres vivants capables d'habiter vraiment un lieu, les seuls à nous lier avec certains espaces particuliers, de telle sorte que pour ces espaces seulement, le verbe « habiter » est pertinent ?

D'une pierre qui est posée là, tombée par hasard en cet endroit, nul ne dira qu'elle habite l'espace géométrique et physique où elle existe. Pour habiter un lieu, il faut ne pas être indifférent à l'emplacement où l'on subsiste, il faut et il suffit d'être vivant. En effet, pour vivre, il faut pouvoir puiser dans son milieu l'énergie nécessaire à sa conservation, il faut ne pas être menacé en permanence et il faut même que les circonstances soient un peu favorables afin que l'on parvienne à s'y reproduire. C'est dire que tout être vivant, même le plus primitif, est capable d'une forme de jugement sur le lieu, qui n'est jamais, pour lui, réductible à des coordonnées cartésiennes : un être vivant préfère certains endroits à d'autres, et s'il en a les moyens, il élira certains lieux

plutôt que d'autres. Sa préférence, il la manifeste simplement par le fait de continuer à vivre, par le fait de s'y multiplier. En quelque sorte, vivre et habiter un endroit, ce sont là des quasi-synonymes. En ce sens, l'homme n'est pas une exception, il suit la loi générale sur son mode propre : l'amour de la terre natale n'est ainsi pas fondamentalement autre chose que l'adéquation entre la plante et son terreau, cette plante qui, même arrachée par ses racines, reste attachée.

Cet espace favorable dans lequel l'être vivant aura emménagé n'est pas habité simplement au sens où ce dernier est satisfait d'être là : car le vivant ne se contente pas de cela, il occupe le lieu où il a réussi à apparaître. Il n'est pas passif mais agit sur le milieu qui l'accueille : il est dans la nature de tout vivant de prendre possession, de transformer le milieu dans lequel il est, d'en devenir propriétaire. On moque beaucoup l'impérialisme de l'espèce humaine. Christophe Colomb, à peine posé le pied sur le continent américain, Neil Armstrong, à peine posé le pied sur la Lune, plantent fièrement un drapeau et énoncent : « Ceci est mien ». Mais toute espèce procède ainsi ! Sitôt un virus s'introduit-il dans notre organisme qu'il cherche à se l'accaparer, à investir tous les recoins de nos organes, nous considérant comme sa demeure exclusive, quitte à avoir ensuite notre peau et à disparaître stupidement avec nous… Habiter, c'est-à-dire non pas seulement résider, mais faire sa demeure de l'endroit où l'on est, voilà l'essence de toute vie.

Qu'il y ait une interaction entre le milieu et le vivant, nul ne songe à le nier : l'oxygène terrestre est essentiellement d'origine chlorophyllienne, toute vie transforme bien le milieu où elle subsiste. Mais ne sont-ce pas seulement de dangereuses métaphores que de dire que le vivant habite du coup le lieu où il a emménagé, qu'il veut en faire sa demeure, se l'approprier ? Certes, le lichen, comme une lèpre, s'étend sur le rocher où il a été posé, certes, la bactérie s'étend dans la boîte de Pétri qu'on aura ensemencée, et elle s'étend jusqu'à la limite où un antibiotique aura été déposé : mais de quelle nature est cette « interaction » ? Un acide également s'étend sur le matériau où il a été déposé, et il le ronge jusqu'à plus soif : l'acide habite-t-il le matériau ? En aucun cas, on ne peut ici parler d'une interaction véritable : il n'y a pas échange, considération du milieu, mais seulement un mécanisme aveugle de type chimique… Et il faut tout de même un peu plus que cela pour que l'usage du verbe « habiter » soit légitime !

CONSIDÉRER un lieu comme l'endroit où l'on habite sous-entend précisément une capacité à considérer ce lieu. Et il faut être un peu plus qu'un microbe pour ce faire, c'est-à-dire pour manifester une reconnaissance de ce lieu comme un lieu particulier, auquel on est attaché, bref un lieu qu'on habite

par opposition à d'autres lieux que l'on n'habite pas mais où, par exemple, l'on ne fait que passer. Pour cela, il faut au minimum une capacité de mouvement (choisir d'être ici plutôt que là), une représentation même fruste de l'espace. Le saumon qui remonte le courant et qui revient sur son lieu de naissance, l'oiseau migrateur qui tous les ans fait son pèlerinage ont bien ce type de rapport à l'espace. Ces animaux sont assez évolués pour recevoir ce que Konrad Lorenz nommait une « empreinte » : leur lieu de naissance, à nul autre pareil, s'imprime en eux comme le lieu familier par excellence et fait partie de leur essence. Nous ne devrions pas nous surévaluer en tant qu'êtres humains : l'amour des « petites patries » plonge loin ses racines dans le monde animal. Quand le proverbe arabe affirme que « tout homme rêve de mourir sur la terre qui l'a vu naître », il énonce en langage humain cet amour, cette capacité d'attachement à un lieu, qui nous permet de dire : « c'est là que j'habite », « c'est là que j'aimerais habiter », tout simplement parce que je m'y sens bien. Et cela n'a pas seulement à voir avec le confort, la sécurité, la magnificence d'un lieu : « Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux, / Que des palais romains le front audacieux, / Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine »[1].

Cette empreinte que l'on reçoit va de pair avec l'empreinte que l'on est capable de laisser. Le lieu où nos aïeux ont emménagé, nous sommes capables de l'aménager : le nid est rendu « douillet », le terrier est agrandi pour faire de la place aux nouvelles générations, les abords sont rendus praticables et plus sûrs, et même la pie, au goût certes déplorable, vole des petits objets clinquants pour donner à son habitation cette touche kitsch qui lui plaît tant. L'aptitude à la technique, indiscutablement présente dans le monde animal, ne sert pas qu'à s'emparer des proies ou à échapper aux prédateurs : elle est mise au service de la disposition à habiter. Il ne faut certes pas exagérer : dans le monde des fourmis, nulle souveraine n'accroche de panneau « *home sweet home* » aux parois de sa suite royale. Mais on voit bien que, dans le monde animal, sous des formes diverses, et certes d'une manière moins poussée que l'homme, on sait déjà ce qu'« habiter » veut dire. D'ailleurs, pourrions-nous domestiquer des animaux si ce trait n'était présent en eux ? Domestiquer, c'est introduire dans la *domus*, la maison, l'habitation, un animal, une espèce étrangère à l'homme. Et pourtant, le chien, le chat habitent avec nous : ils s'attachent à notre demeure, la font leur et se font nôtres. J'habite bien plus ma maison si un chat y demeure, et il l'éprouve si bien comme sa demeure que parfois, j'en arrive à me demander si ce n'est pas lui, le véritable maître des lieux...

Au cours de l'évolution apparaissent des espèces dont le programme génétique est de plus en plus « ouvert », comme le disent les éthologues. Cela

[1] Joachim du Bellay, *Les Regrets*, XXXI.

signifie que l'être vivant est de plus en plus capable de s'adapter à son environnement : rien d'étonnant alors qu'il soit capable de repérer ses caractéristiques, de distinguer un endroit d'un autre, de transformer au moins partiellement son milieu, de défendre son territoire. De nombreux traits indispensables à l'activité d'habiter sont ainsi bien présents. Mais si les conditions nécessaires à l'habitation sont notables, est-ce pour autant que les conditions suffisantes sont réunies ? Nous avons écrit plus haut que certains animaux étaient capables de considérer l'espace où ils vivaient. Mais en quel sens faut-il prendre ce terme ? Considérer, c'est examiner, évaluer. Mais c'est aussi prendre en considération, avoir des égards, pouvoir être attentionné. Pour vraiment habiter, il faudrait donc non pas seulement élire, s'en trouver bien, mais également manifester une forme de respect pour le lieu. Quand nous habitons, nous ne sommes pas seulement propriétaires : nous sommes aussi possédés par la demeure et son lieu, nous éprouvons comme une forme de devoir étrange envers l'endroit, qui doit être préservé, dont le génie propre nous oblige. Est-ce encore une attitude simplement vitale ?

Un être vivant a nécessairement un effet « négatif », en termes physiques, sur son milieu : pour se maintenir en vie, il augmente l'entropie de son environnement. Il est donc nécessairement « destructif » : le fameux équilibre écologique n'a un sens qu'au sein du vivant dans son ensemble, car toute vie particulière tend bien à l'épuisement des ressources dans son environnement physique. C'est donc à tort que les écologistes invectivent l'espèce humaine en l'accusant d'être la seule espèce contre nature : nous autres hommes, lorsque nous épuisons notre petite planète, nous ne faisons que faire en grand ce que la vie n'a accompli jusqu'à présent que sur un petit pied. Mais c'est encore plus à tort que ces mêmes écologistes nous accusent d'être une espèce qui ne pense qu'à détruire. C'est exactement le contraire : nous sommes la seule espèce capable d'avoir un souci de l'endroit où nous sommes. Claude Lévi-Strauss se plaisait à faire état de la croyance, partagée par les Indiens des deux Amériques, que le capital vie dévolu aux hommes, aux animaux et aux plantes est constant, que l'on ne peut donner aux uns sans retirer aux autres. C'est pourquoi tous les ans, les shamans se réunissent avec les maîtres des plantes et des animaux pour décider du nombre d'animaux que chaque tribu est autorisée à tuer. Heidegger, dans *Essais et Conférences*, entreprend bien de démontrer que seul l'homme, qui est conscient de sa propre mortalité, sachant ce que détruire veut dire, peut ménager l'espace. Il ne le fait pas nécessairement, bien sûr, mais il le peut et, de fait, cette attitude est définitionnelle de l'homme, car lui seul habite vraiment.

Qu'est-ce en effet qu'un espace habité, pour l'homme ? Ce n'est jamais un lieu simplement bien adapté à une vie aisée, sans quoi nul n'aurait habité les

bords de l'Etna. C'est toujours quelque chose de complexe à définir puisqu'un espace qui a du sens pour des hommes met en relation plusieurs éléments. Il y a, bien sûr, une habitation, c'est-à-dire un endroit où l'homme a bâti. Mais la construction existe dans un environnement avec lequel elle interagit : ce qui est bâti appartient à un paysage, et cet endroit n'est paysage que parce que l'habitation s'est adaptée au génie des lieux, qu'elle l'a respecté. La nature aura donc été forcée en un sens : l'homme est là désormais. Ce n'est cependant pas la seule prouesse technique qui a permis l'habitation : une mine à ciel ouvert n'est pas habitable. Il y aura eu aussi un souci éthique et esthétique. Cette harmonie spatiale s'accompagne également d'une harmonie temporelle : habiter n'est pas pique-niquer, l'homme qui s'installe fait souche. Les générations suivantes modifient le lieu : un musée non plus n'est pas habitable. Mais elles n'habitent la terre de leurs ancêtres que dans la mesure où elles interagissent comme eux, dans le même souci, avec cet espace.

Habiter n'est donc pas chose aisée, il ne suffit pas de se laisser vivre ou de dominer, cela exige du temps, de la réflexion, c'est toujours un processus qui se déploie pour lier ensemble des éléments au départ peut-être étrangers l'un à l'autre. La juxtaposition d'éléments disparates dans un espace nous déplaît, nous apparaît comme un problème : les faire coexister dans une harmonie vivante, c'est avoir résolu le problème, c'est habiter. Au cours de la seconde guerre mondiale, furent bâtis tout particulièrement à Berlin, Hambourg et Vienne des bunkers aériens de plus de quarante mètres de haut, dont certains si volumineux qu'un camion pouvait rouler jusqu'au sommet. Dans le paysage urbain, ils apparaissent comme des verrues, pures monstruosités techniques inhabitables, au coût de destruction trop élevé. Mais comme la végétation envahit rapidement les habitations que l'on ne défend plus des assauts de la nature, la puissance de l'homme s'entend à rendre habitable l'inhabitable : au début, ce furent des jeunes gens qui investirent ces blocs de béton comme lieux de fête, puis peu à peu, on leur trouva des fonctions : aquarium, cave à vin, galerie d'art et pourquoi pas, en perçant quelques fenêtres, appartements familiaux. L'inhabitable finit par devenir du dernier chic, on a plaisir à faire jouer ses enfants sur l'aire de jeu au pied du bunker du quartier. Il a été intégré dans le tissu urbain vivant.

HABITER n'est pas simplement réussir à survivre en un lieu, ce n'est pas plus maîtriser ce lieu. C'est, parce qu'on maîtrise le lieu, laisser place à d'autres attitudes : nous sommes la seule espèce connue capable d'éprouver un sentiment esthétique devant notre environnement naturel, de retenir un geste qui voudrait exploiter davantage pour préserver la beauté des lieux. Nous sommes bien la seule espèce qui peut retenir en elle ce mouvement de destruction de l'environnement que produit toute vie. On dira bien sûr que

cette capacité est bien discrète au vu de la destruction accélérée de la planète : mais précisément, il y a des écologistes. Pour la première fois, une espèce vivante a pu coloniser la totalité de l'espace terrestre : cette même espèce sait également qu'elle peut détruire sa planète, toute petite et perdue dans l'univers. Habiter la Terre, ce sera en faire notre maison dans l'espace galactique.

IV Éviter le hors-sujet

Nombre de sujets sont possibles qui présenteront une variation sur le terme d'« habiter ». Si, sur le fond, ils relèveront tous de la même problématique, il faudra tout de même à chaque fois bien mesurer leur spécificité.

« À quelles conditions un espace est-il habitable ? » comporte un présupposé qu'il faudra remettre en question. Il sous-entend en effet que c'est l'espace en soi qui est habitable, qu'un lieu en lui-même se prête ou non à l'habitation par l'homme. On peut alors énumérer un ensemble de conditions qui se révéleront en fait insuffisantes. Car ce n'est pas le lieu en lui-même qui l'est ou non : c'est le travail de l'homme qui le rend tel ou tel. Un milieu hostile n'est pas, en soi, absolument inhabitable au sens où nous pouvons, par la technique, rendre vivable un endroit invivable. Ainsi l'homme a réussi à s'adapter à des milieux qui originairement n'étaient pas faits pour le primate qu'il est : il arrive à vivre dans des déserts glacés ou extrêmement chauds. Mieux, il est capable de vivre dans des lieux qui ne sont propices à aucune vie : l'espace interstellaire. Mais cela ne suffit pas pour *habiter* au sens fort, c'est-à-dire pour instaurer une harmonie : il y a des endroits parfaitement vivables qui sont inhabités, même si des hommes s'y activent, par exemple travaillent. Il faudra alors envisager une nouvelle série de conditions, qui relèvent, elles, de la culture et de ce qu'elle fait de la nature, pour que le terme « habiter » soit utilisé dans son sens le plus fort.

Citations à retenir

1 L'espace et les hommes

« Espace, frontière de l'infini vers laquelle voyage notre vaisseau spatial. Sa mission : explorer de nouveaux mondes étranges, découvrir de nouvelles vies, d'autres civilisations et au mépris du danger, reculer l'impossible. »

Générique de Star Trek

« Dans le tissu de l'espace comme dans la nature de la matière, figure, en tout petit, la signature de l'artiste. »

Carl Sagan, *Contact*

« Les objets de notre perception impliquent invariablement temps et lieu ensemble. Personne n'a jamais observé de lieu, sauf en un instant donné, ni de temps, sauf en un endroit précis. »

Hermann Minkowski, conférence « Espace et temps », 1908

« L'univers n'est que centre, ou plutôt son centre est partout. Sa circonférence n'est nulle part. »

Giordano Bruno, *De la cause, du principe et de l'un*

« Pour moi, j'ai marqué plus d'une fois, que je tenais l'*Espace* pour quelque chose de purement relatif, comme le *Temps* ; pour un ordre des coexistences, comme le temps est un ordre de successions. Car l'espace marque en termes de possibilité un ordre des choses qui existent en même temps en tant qu'elles existent ensemble, sans entrer dans leurs manières d'exister particulières. »

Gottfried Wilhelm Leibniz, *Correspondance Leibniz-Clarke*

« Or, fort heureusement, il s'agit ici encore de quelque chose de très simple, voire de "banal". Si le sens de la notion *différence-de-l'identique* a pu facilement être identifié avec celui de la notion de *spatialité*, on constate facilement que la notion *identité-du-différent* coïncide avec le sens de la notion *temporalité*. »

Alexandre Kojève, *Le Concept, le Temps et le Discours*

« L'espace est une représentation nécessaire a priori qui sert de fondement à toutes les intuitions extérieures. On ne peut jamais se représenter qu'il n'y ait pas d'espace, quoique l'on puisse bien penser qu'il n'y ait pas d'objets dans l'espace. Il est considéré comme la condition de la possibilité des phénomènes,

Lexique

Absolu (≠ relatif) – Désigne ce qui ne dépend que de soi et n'est donc relatif à rien. Ainsi, l'espace absolu existe indépendamment des objets qui sont « en lui », indépendamment de toute perception.

Abstrait (≠ concret) – Il faut essayer de se départir de la confusion entre concret et matériel. Ce n'est que dans le cadre du matérialisme que l'idée est « abstraite ». Abstrait doit toujours être considéré comme synonyme d'« extrait », et concret se définir comme « ce qui envisage la chose dans toutes ses dimensions réelles ». Par exemple, dire que le temps et l'espace sont des abstractions, c'est dire que ce sont des coordonnées extraites de la seule réalité, qui est le tout indivis du mouvement.

Axiologique / **épistémologique** / **ontologique** – L'axiologie pose la question des valeurs et donc concerne les actions qui les visent. L'épistémologie s'interroge sur comment on peut connaître quelque chose, et comporte par conséquent tous les problèmes afférents au savoir, aux facultés à l'œuvre, aux limites, etc. L'ontologie, quant à elle, se demande ce qu'est véritablement le réel, ce qu'est l'essence, la nature de toute chose.

Cosmos / **univers** – Les deux termes peuvent être pris comme synonymes, comme l'ensemble de tout ce qui existe. Mais si l'on tient à utiliser la différence entre l'origine grecque et l'origine latine, on introduit la distinction conceptuelle suivante : le cosmos est un ensemble bien ordonné, parfait, beau (cf. cosmétique), où toute chose a sa place ; l'univers, terme plus neutre, est certes régi par des lois, mais son degré d'ordre, d'harmonie est beaucoup plus faible. C'est l'univers infini qui peut effrayer, pas le cosmos.

Dimension – Une dimension est en géométrie ou physique une direction indépendante. L'espace classique est tridimensionnel (longueur, largeur, hauteur ou profondeur). Le continuum spatio-temporel de la physique comporte actuellement une dimension de plus, le temps. Lorsque l'on parle d'un espace à « n » dimensions, on indique par là qu'il faut, pour le décrire et le penser, utiliser « n » coordonnées, « n » axes.

Index

2001, l'Odyssée de l'espace 131
1984 228
Agamben, Giorgio 211
Am Ende kommen Touristen 210
Antimémoires 77
Arendt, Hannah 54, 170, 228
Aristote 159, 168
Augé, Marc 53
Augustin 187
Bachelard 61, 216
Barrès, Maurice 159
Baudelaire 83, 221
Bergerac, Cyrano de 87
Bergson . . 41, 85, 100, 143, 146, 150, 212
Bernanos, Georges 184
Bernini 200, 201
Bettannier, Albert 158
Blanchot, Maurice 179
Bonnef, Yves 102
Boudon, Philippe 60
Bronzino 202
Buffon 88
Bunker archéologie 58
Burke, Edmund 80
Camus, Albert 170
Candide 85, 95
Canguilhem, Georges 47, 153
Carnap, Rudolf 31
Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident 210
Cézanne 204
Cheng, François 62
Citadelle 213
Confessions 187
Contribution à la critique de l'économie politique 185
Coppola, Sofia 142
Cours de peinture par principes 202
Cours sur les concepts fondamentaux de la métaphysique 143
Critique de la faculté de juger 80
Critique de la raison pratique . . 103
Critique de la raison pure 38
Curiosités esthétiques 221
Dardel, Éric 50
Darwin, Charles 151
Delluc, Louis 64
Derrida, Jacques 86
Descartes 111, 112, 183, 200
Dick, Philip K. 229
Difficile Liberté 88
Discours de la méthode 112
Discours sur la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle . . . 88
Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes 168
Du Bellay 136, 158
Durand, Gilbert 87
Durkheim, Émile 186, 208
Éléments 32
Eliade, Mircea 208
Émile ou De l'éducation . . . 177, 184, 217
Essais et Conférences . . 43, 103, 137, 169
Essai sur les données immédiates de la conscience 41, 100
Être et Temps 112
Études d'histoire et de philosophie des sciences 47

Euclide 32
Examen de conscience philosophique 78

Foi et Savoir 86
Foucault, Michel 121, 228
Foucher, Michel 171
Freud 176, 185, 212
Friedrich, Caspar 119

Girard, René 211, 212, 219
Greene, Brian 33

Hall, Edward 145
Hegel 159
Heidegger 43, 86, 103, 112, 137, 143, 169
Hergé 87
Histoire comique des États et Empires de la Lune 87
Homo sacer 211
Houellebecq, Michel 51
Huntington, Samuel 154
Husserl 102

Idea 201
Idéologie et Rationalité dans l'histoire des sciences de la vie 153
Into the Wild 227
Introduction à la psychanalyse . 185

Judd, Donald 204

Kafka, Franz 129
Kant 38, 39, 80, 103
Kaufmann, Pierre 125
Krisis 102
Kubrick, Stanley 125, 131
Kundera, Milan 103
Kung fu 118

La carte et le territoire 51
La condition de l'homme moderne 54
La dimension cachée 145
La domestication de l'être 45
La grande intrigue 162
La grande peur des bien-pensants 184
La grotte des rêves perdus 134
L'air et les songes 216
L'allégorie du triomphe de Vénus 202
La machine à explorer le temps .226
La magie du Cosmos 33
L'amitié 179
La pensée et le mouvant 146
La petite maison dans la prairie 130
La princesse qui ne sourit plus ... 64
La question de la technique 86
La république 218, 224
L'art du roman 103
La société ouverte et ses ennemis 228
La tache noire 158
La terre et les morts 159
La violence et le sacré 211, 219
La voix du maître 37
Le Bernin 200, 201
Le château 129
Le choc des civilisations 154
Le Clézio, Jean-Marie 114
Le déclin de l'Occident, Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle 49
Le domaine des dieux 192
Le gai savoir 178
Legendre, Pierre 210
Le goût des autres 177
Leibniz 79
Le jour où la Terre s'arrêta 87
Lem, Stanislas 37
L'enlèvement de Proserpine 200
Le nouveau monde 99
L'enracinement 163
Le parti pris des choses 102

Le petit prince 203
Le racisme 169
L'érection de la Croix 202
Le rire 143
Le rôdeur devant le seuil 209
Le roi Jean 168
Le sacré 209
Les cochons dans l'espace 132
Les deux sources de la morale et de la religion 85, 212
Les fausses confidences 215
Les fondements philosophiques de la physique 31
Les formes élémentaires de la vie religieuse 208
Les grandes baigneuses 204
Les grandes villes et la vie de l'esprit 127
Les noces de Cana 201
Les origines du totalitarisme ... 170, 228
L'esprit des lois 163
Les regrets 136, 158
Les structures anthropologiques de l'imaginaire 87
Le suicide 186
Les voyages de Gulliver 225
L'étranger 170
Lévinas 88
Le visible et l'invisible 187
Lévi-Strauss 144
L'évolution créatrice 150
Le voyage 83
Le voyageur contemplant une mer de nuages 119
L'expérience émotionnelle de l'espace 125
L'extase de sainte Thérèse 201
L'Homme et la Terre 50
L'invention de la vitesse 109
L'obsession des frontières 171
L'ombre venue de l'espace 209
L'origine des espèces 151
Lost in translation 142
Lovecraft, H. P. 209
L'Utopie 225

Malaise dans la civilisation 176, 212
Malik, Terrence 99
Malraux, André 77
Manifeste du parti communiste 111, 162, 171
Marc-Aurèle 186
Marivaux 215
Marx 111, 162, 171, 185
Maurras, Charles 160
Méditations métaphysiques 183, 200
Memmi, Albert 169
Merleau-Ponty 187
Mes idées politiques 160
Minority Report 229
Mondes animaux et Mondes humains 151
Montesquieu 163
More, Thomas 225

Nietzsche 178
Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité 53

Objectif Lune 87
On a marché sur la Lune 87
Orwell, George 228
Otto, Rudolf 209

Panofsky 201
Par-delà le mur du sommeil 209
Pascal 74
Penn, Sean 227
Pensées 74
Pensées pour moi-même 186
Penser Clausewitz 212
Phèdre 218

Philosophie de l'esprit 159
Physique 159
Piles, Roger de 202
Pique-nique au bord du chemin 212
Platon 218, 224
Poétique de l'espace 61
Politique 168
Politiques 159
Popper, Karl 228
Portrait de Gustave Geffroy 204
Principes de la philosophie 111
Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science 39

Qu'est-ce qu'une nation ? 161

Race et Histoire 144
Recherche philosophique sur le beau et le sublime 80
Règles de la méthode sociologique 186
Renan, Ernest 78, 161
Renoir, Auguste 204
Romances sans paroles 219
Rousseau 168, 177, 184, 217
Rubens 202

Saint-Exupéry, Antoine de 125, 203, 213
Sécurité, territoire, population .. 121
Shakespeare 168
Shining 125
Simmel, Georg 127
Sloterdijk, Peter 45
Spengler, Oswald 49
Stack 204
Studeny, Christophe 109
Sur l'espace architectural, Essai d'épistémologie de l'architecture 60
Surveiller et Punir 228
Swift, Jonathan 225

Taillandier, François 162
Tarkovski, Andreï 212
Thalheim, Robert 210
Théodicée 79
The Truman show 128
Thoreau 227
Toy story 83
Traité d'histoire des religions 208

Uexküll, Jacob von 151
Un jour sans fin 92

Verlaine 219
Véronèse 201
Vide et Plein, le langage pictural chinois 62
Virilio, Paul 58
Vol de nuit 125
Voltaire 85, 95
Voyage à Rodrigues 114

Walden 227
Weil, Simone 163
Wells, H. G. 226
Wise, Robert 87

Ce livre est imprimé sur du papier écologique conforme aux normes FSC (soutenue par Greenpeace et le WWF) et PEFC (développement durable).

© H&K. Toute reproduction, même partielle, est interdite.
Dépôt légal juin 2013 ISBN13 : 978-2-35141-289-3 ISSN : 1952-2282